

« Un beau matin, j'arrivai donc dans cette ville. Je n'y connaissais personne, car les gentilshommes de mon pays, plus habitués à porter l'habit de soldat que celui de courtisan, étaient tous à l'armée d'Allemagne ; mais je me disais : Le roi doit connaître sa noblesse, et quand tu lui diras qui tu es il te recevra bien en souvenir de ton grand-père et du sien, et il te donnera une compagnie, peut-être un régiment !... »

« Je me dirigeai donc vers le château. J'avais déjà franchi une des portes et je marchais dans la cour, lorsque j'entendis une voix qui m'appelait.

« — Eh ! où allez-vous donc, l'ami ? » me cria un petit freluquet habillé en officier qui venait de sortir d'un corps de garde.

« Je fis semblant de ne pas entendre. Il ne te reconnaît pas, me dis-je, ne t'inquiète pas de ce malappris.

« Et je continuai mon chemin.

« — Je vous dis qu'on ne passe pas ! » continua le freluquet en élevant la voix.

« Pour le coup, je me retournai et le rouge me monta au visage.

« Où allez-vous ? » reprit le cadet.

« Je me redressai et le regardai des pieds à la tête.

« — Je vais voir le roi, mon petit monsieur, » lui répondis-je.

« L'insolent prit un lorgnon qui pendait à son cou au bout d'un large ruban noir et me considéra quelque temps sans parler.

« Je n'y tins plus, et, enfonçant mon chapeau sur ma tête :

« — Ah ça ! m'écriai-je, vous n'avez donc jamais vu un gentilhomme, que vous me regardez si curieusement ? Êtes-vous le portier du château et faut-il que je vous donne mes nom et qualités ? »

« — Je suis l'officier de garde, monsieur, répondit-il sans quitter son lorgnon avec une tranquillité qui m'exaspéra. J'ai pour consigne de ne laisser entrer personne dans le château.

« — Et si le roi m'attend ? »

« — Sa Majesté ne peut vous attendre, car elle est à Trianon. »

« Je le regardai dans le blanc des yeux pour m'assurer qu'il ne se moquait pas de moi. Puis je tournai les talons en me disant : J'irai tantôt à Trianon, et si ce freluquet m'a trompé, il me payera cher sa raillerie ! »

« Deux heures après, je flânais dans les rues de Versailles, lorsque je vis la foule s'assembler au coin d'une large avenue.

« — Qu'y a-t-il ? demandai-je à un bourgeois.

« — C'est Sa Majesté qui rentre à Trianon, me répondit-il.

« — Bon ! me dis-je, je vais l'attendre, je suivrai sa voiture et je me présenterai à lui lorsqu'il mettra pied à terre. »

« Le cortège arriva bientôt. Il était composé de trois voitures. Je me fis montrer le roi, afin de ne pas m'exposer à me tromper quand je lui ferais ma révérence. Les voitures allaient au pas. Je les suivis en me disant : Ah ! pour le coup, mon ami, les officiers de garde ne t'empêcheront pas de te présenter à Sa Majesté et de lui demander une compagnie pour le petit-fils de Pierre d'Arramonde ! Vous saurez, mon cher vicomte, que lorsqu'un d'Arramonde a une idée en tête, il faudrait lui attacher les pieds et les mains pour l'empêcher de l'exécuter. »

Le vicomte de Frontenac sourit et le gentilhomme béarnais continua :

« — Je suivais donc la voiture du roi, mais à distance, pour ne pas éveiller les soupçons ni les jalousies. Car il faut vous dire que j'avais réfléchi depuis le matin et je m'étais fait ce rai-

sonnement : — Pourquoi ce blanc-bec a-t-il voulu t'empêcher de voir le roi ? — Quoique gentilhomme montagnard, j'avais entendu parler de l'envie des gens de cour et je compris aussitôt à quel sentiment le freluquet avait obéi en me barrant la route. Vous allez voir que je ne me trompais pas.

« Me voici donc devant Trianon. Je laisse entrer la voiture du roi et celles qui la suivent, je me prépare à franchir la grille... Au même instant, qui est-ce que je vois paraître devant moi, couvert de bijoux, de dentelles, souriant toujours de son sourire impertinent, le lorgnon toujours plaqué contre les yeux ?... Je vous le donne en cent, en mille... »

« — Le freluquet !... »

« — Juste ! vous avez deviné ! Eh bien ! qu'en pensez-vous ? n'était-ce pas la jalousie qui le mettait cette fois encore sur mon chemin ? Pourquoi le trouvais-je à Trianon, lorsque le matin il était de garde au château ? Il s'était dit évidemment : Ce gentilhomme a bonne mine ; si tu lui laisses voir le roi, il obtiendra de lui tout ce qu'il voudra, il te prendra ta place peut-être... Sa place ! un métier de soldat de boudoir ! Voilà bien, en effet, ce qui convient à un d'Arramonde ! »

« — Eh bien ! monsieur l'officier, dis-je en marchant vers lui, sans m'inquiéter de ses regards outrecuidants ni de son lorgnon, vous voyez que je ne me décourage pas. Je vais voir le roi et j'ai bien l'honneur de vous saluer. »

« Et je passai, car le carrosse du roi venait de s'arrêter devant les marches ; Sa Majesté allait mettre pied à terre.

« Mais l'impertinent eut l'audace de me retenir par un pan de mon habit.

« — Avez-vous une audience de Sa Majesté ? » me demanda-t-il.

« Furieux, je me retournai.

« Une audience ! et depuis quand, m'écriai-je de façon à être bien entendu des courtisans qui passaient, depuis quand un d'Arramonde a-t-il besoin d'une audience pour parler au roi ? Sachez, monsieur, que mon grand-père a tenu le roi Henri dans ses bras et lui a fait boire son premier verre de jurançon ! Sa Majesté connaît bien ma famille et quand je lui dirai qui je suis... »

« — Monsieur, répliqua-t-il, je vous répéterai ce que j'ai eu l'honneur de vous dire ce matin. J'ai la consigne de ne laisser entrer personne au château. Faites-vous présenter demain à Sa Majesté à son lever. Un gentilhomme d'aussi bonne famille que vous doit avoir de nombreuses relations à Versailles... »

« Et pendant ce temps, le roi étant entré, les voitures avaient disparu, il ne restait plus dans la cour de Trianon qu'une douzaine de gentilhommes, avec de la poudre, des dentelles et des lorgnons, et ils avaient l'air de se moquer de moi ! »

« Songez que j'étais venu de Béarn à franc étrier, que j'avais crevé deux chevaux pour me trouver en face d'une pincée d'insolents !... Ah ! je ne puis penser encore à cela sans être hors de moi !... Les d'Arramonde ont le sang vif et n'aiment pas les railleurs ! J'avais les poings crispés, je devais être terriblement pâle, il me prenait des envies d'arracher le fusil du soldat qui montait la garde et de distribuer une correction à ces freluquets ! »

« Je ne sais plus ce que je dis, ni ce que je fis, mais ce que je sais bien, c'est que le soir, à la brune, M. de Saint-Preux et moi nous étions l'épée à la main, l'un en face de l'autre, derrière la pièce d'eau des Suisses.

« Ah ! l'étoile qui m'avait conduit à Versailles n'était pas heureuse ! »

« Nous croisions à peine le fer, lorsque le bruit de nos épées